

T. TRILBY

Trois nouvelles

BeQ

T. Trilby

Trois nouvelles

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 377 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Lulu, le petit roi des forains

Le petit roi malgré lui

Au clair de la lune

Boule d'or et sa Dauphine

Casse-Cou ou la miraculeuse aventure

La princesse héritière

Vacances en liberté

Coco de France

Cordon, s'il vous plaît

Trois nouvelles

(L'Écho de Paris.)

Mizy et son filleul

Mizy est blonde, avec de grands yeux noirs, des yeux tendres et moqueurs, Mizy a dix ans et est adorable.

Délicieusement mal élevée, elle a l'habitude de commander, et maintenant que papa est sur le front, c'est elle qui mène toute la maison.

Maman ne dit rien, ne discute pas, depuis deux ans et demi elle a vécu tant d'heures angoissantes que peu lui importe, pour le moment, que Mizy soit insupportable, et Mizy, il faut lui rendre justice, est charmante et tendre dès que sa pauvre maman est inquiète.

Des nouvelles ! Cartes ou lettres, il ne faut qu'un petit bout de papier pour amener un sourire sur les lèvres de maman. Mizy voudrait bien que le facteur apportât quelque chose tous les jours. Et parfois Mizy essaye de copier la grande écriture de papa. Ah ! si elle pouvait réussir,

maman aurait sa lettre tous les jours. Mais voilà, papa a une écriture pointue et droite et celle de Mizy est ronde et large. C'est très ennuyeux.

Mizy a des fantaisies étranges, sa petite âme ardente et toute neuve s'émeut devant la souffrance. Bien que Miss trouve cela incorrect, lorsque Mizy rencontre des blessés, elle leur sourit à plein visage, et si elle n'était pas une grande fille, avec ses deux mains elle enverrait des baisers. Hélas ! Mizy a dix ans et ce geste tendre et si expressif n'est permis qu'aux bébés ou aux danseuses. Mizy se rappelle très bien avoir vu, avant la guerre, une jeune demoiselle qui, après avoir dansé, venait saluer le public en envoyant des baisers. Après cela comprenez, si vous le pouvez, l'éducation qu'on donne aux petites filles.

À force de sourire aux blessés, Mizy a découvert que son cœur était mûr pour la tendresse maternelle et comme les amies de sa maman ont des filleuls, elle déclare qu'il lui en faut « un » pour commencer. Huit jours après, Mizy est marraine. Alors tranquille et heureuse,

elle compose pour ce filleul inconnu les paquets les plus bizarres, et elle écrit les lettres les plus amusantes que poilu ait jamais reçues. Ce filleul, brave paysan des environs de Lille, a toute sa famille en pays envahis, et il est très heureux d'apprendre qu'à sa prochaine permission sa marraine lui fera visiter Paris, Paris qu'il ne connaît pas.

Et un soir, sortant des tranchées, des tranchées de Verdun s'il vous plaît, le filleul arrive chez Mizy.

Comment est-il venu, il n'en sait trop rien, un camarade de là-bas, un « monsieur » l'a amené avec lui jusqu'au bout de la rue.

Devant ce soldat gros, laid, rouge, sale, Mizy reste ébahie. C'est donc ça son filleul, ce filleul qui devait ressembler à quelque prince charmant des contes de fées. Mizy n'en revient pas. Mais elle est Française, ce soldat arrive de Verdun, et Verdun, même pour une petite fille de dix ans, est un magnifique symbole. Mizy s'empresse, exagère ses gentillesse afin que personne ne s'aperçoive de sa petite désillusion. Et pendant

cinq jours, fièrement, Mizy promène à travers Paris ce filleul dont les ahurissements sont parfois gênants.

Le dernier jour de la permission, Mizy a une idée, son filleul doit aller au théâtre. Pensez donc, il ne sait pas ce que c'est. Maman, consultée, approuve, et, le soir, bien lavé, bien pommadé, bien astiqué, le soldat s'en va à la Renaissance. On joue une pièce bizarre, il ne comprend pas grand-chose, la scène, les décors lui plaisent assez ; mais ce qui l'occupe le plus, ce sont les petites boîtes accrochées au dos des fauteuils. Pendant un entracte, alors que la salle est bien éclairée, il regarde attentivement ces machines-là. Ah ! il voudrait bien savoir ce qu'elles contiennent. Et voilà, ô bonheur, que son voisin, d'un air négligent de richard, met cinquante centimes dans un petit trou qu'il n'avait pas vu, et la boîte mystérieuse s'ouvre. Alors une main s'avance et le voisin prend négligemment une petite lorgnette, une réduction « d'avec quoi le capitaine, là-bas, guette les Boches ».

Le poilu réfléchit, puis tire son portemonnaie

et, presque à haute voix, compte sa fortune. Sept francs cinquante. Grâce à sa marraine, lui aussi est riche ! Alors sa figure s'éclaire et, regardant son voisin d'un air méprisant, dans « sa » petite boîte il met cinquante centimes.

Une lorgnette, une merveille est là, il la prend respectueusement, il la regarde, il l'admire ; puis tranquille, heureux il la met dans sa poche...

*

Le lendemain matin, dans la grande salle à manger, Mizy attend, avec beaucoup d'impatience, la venue de son filleul, et, dès qu'il paraît, avant même qu'il ait le temps de lui dire bonjour, elle l'interroge curieusement.

Et naïf, très content, le soldat raconte :

– Pour une belle soirée, c'est une belle soirée. Le théâtre, c'est des gens qui s'agitent, qui se disputent, qui se raccommoient ; et puis c'est épatant parce qu'on y trouve des cadeaux merveilleux, pour pas cher.

« Pour dix sous, mademoiselle ma marraine, pour dix sous, je vous ai rapporté un souvenir, un joli petit souvenir, qui n'a jamais servi à regarder les Boches. »

Et, triomphant, le filleul offre à Mizy la lorgnette.

Mizy, qui sait, ne manifeste aucun étonnement et s'extasie, remercie ; il ne faut pas faire de peine. Quand le soldat sera parti, on s'arrangera toujours avec la Renaissance, car Mizy veut garder ce souvenir de son filleul, naïf témoignage de son affection.

Un début

Le jour de ses vingt et un ans, Mizy, fille unique, adorablement mal élevée, déclara à ses parents qu'elle voulait être infirmière, et qu'elle *entendait* (elle a parlé ainsi) suivre les cours organisés par les sociétés de la Croix-Rouge.

Et, bien que son père et sa mère fussent fort effrayés par cette idée, Mizy, pendant quatre mois, s'en est allée, dans un quartier très éloigné, apprendre tout ce qu'il faut savoir pour soigner des blessés.

Oh ! les premiers jours ont été durs ! Une demoiselle savante et imposante faisait les cours et ne permettait pas le plus petit sourire. Et puis, hélas ! il fallait obéir tout de suite, sans discuter ; et Mizy qui n'avait jamais obéi trouvait la chose étrange et très ennuyeuse ! Dire qu'elle n'a pas cherché à se soustraire quelquefois à l'autorité des monitrices, dire qu'elle n'a pas essayé, dans

un coin, de faire quelque grimace moqueuse, ce serait ne pas connaître Mizy. Mais quand la directrice arrivait, son grand air grave vous forçait à comprendre que l'heure n'est pas aux espiègleries, – Mizy se faisait toute petite et obéissait en pensant à ceux qui depuis trois ans obéissent sans murmurer.

Et voilà que les cours finis, Mizy a été conviée à venir passer son examen. Des médecins illustres, princes de la science, grands potentats, l'interrogeront !

Avec quel soin le matin de ce grand jour Mizy s'habille. Elle sait, par des anciennes, qu'il faut être impeccable et que la « cote d'amour » a son importance. Aussi sa blouse de toile blanche bien repassée est ridiculement montante, aucun cheveu ne paraît, sous son voile. Mizy, les yeux baissés, a l'air d'une petite nonne. Devant MM. les médecins, Mizy est si troublée que ce qu'elle a appris depuis quatre mois se brouille dans sa tête, et, dès les premières questions, elle confond tout lamentablement.

Elle place l'humérus dans la jambe, le fémur,

dans la tête, et comme l'examineur sourit imperceptiblement, elle lui avoue, en camarade, que tous ces noms, qu'on lui a fait apprendre, sont bien inutiles à connaître pour soigner les blessés.

Sévère, le médecin lui demande d'un air grave :

– Alors, que faut-il donc savoir, mademoiselle ?

Avec un à-propos qui fait moins honneur à sa tête qu'à son cœur, Mizy répond :

– Docteur, il faut savoir aimer ceux qui souffrent

Et, Mizy, c'est incroyable, mais c'est ainsi, Mizy qu'on disait refusée, décroche une mention dont toute sa vie elle sera fière.

La voilà reçue infirmière, brevetée, prête à partir au front, si ses parents le lui permettent, prête à faire son devoir, comme les hommes Elle est si contente, si fière, qu'elle éprouve le besoin de marcher, de s'en aller toute seule pour faire des grands rêves de gloire. Fuyant les amies un

peu jalouses de son succès, toute mignonne dans son costume d'infirmière, Mizy s'en va.

Dans les quartiers populeux qu'elle traverse, personne ne fait attention à elle, et elle peut rêver très tranquillement. Cheminant, nez en l'air, elle arrive sur une grande place qu'elle ne connaît pas ; elle est un peu perdue, encore quelques mètres et elle prendra une voiture. Tout près d'elle, un rassemblement l'intrigue ; elle s'approche, curieuse, cherchant à voir, et voilà que devant elle la foule s'écarte. Surprise, Mizy aperçoit, par terre, sur le pavé, un paquet bleu horizon, un soldat, tombé là. Il a le front bandé, les yeux fermés, il semble privé de connaissance.

Un soldat, un blessé ! le cœur de Mizy s'émeut ; elle fait quelques pas, n'osant avancer.

Chapeau à la main, avec empressement, un monsieur s'approche de la jeune infirmière : « Mademoiselle (il n'ose dire madame), voudriez-vous regarder cet homme ; il est tombé ; nous ne savons ce qu'il a. »

Mizy rougit de plaisir, fièrement, se rappelant toutes les leçons apprises, sans souci pour sa robe

blanche, elle s'agenouille près du blessé, et, avec un air qui en impose, elle fait mouvoir les bras, puis les jambes du soldat. Mais pour ses mains mignonnes les jambes sont terriblement lourdes, et après un essai maladroit, elle n'insiste guère. Sans aucune timidité, elle ausculte le cœur, tâte le pouls, tout est bien. Mizy ne comprend pas, il faut le dire, cet évanouissement.

Mais pour rien au monde elle n'avouerait son ignorance, et, très sérieuse, elle conseille au monsieur si poli de faire chercher un brancard, et de transporter le blessé, tout de suite, à l'hôpital. Cet évanouissement se prolongeant pourrait devenir grave !

Contente de ce début, fière de s'être montrée digne de son titre d'infirmière, Mizy, très remerciée, s'en va.

Hélas ! elle n'a pas fait dix pas sur la place qu'elle aperçoit devant elle, narquois, impassible, un appareil cinématographique qu'inlassablement, sans paraître se douter de ce qu'il fait, un monsieur tourne.

Mizy, folle de colère, a envie de bondir vers

l'appareil, de retourner trouver le monsieur, trop poli, pour lui dire ce qu'elle pense de cette manière de faire des films ; mais elle réfléchit que toute la scène sera encore prise pour le cinéma et qu'il faut mieux disparaître.

Penaude, la tête basse, les yeux pleins de larmes de rage, Mizy, pauvre petite infirmière, hèle un taxi et s'engouffre précipitamment dans la voiture.

Wækel

Un soir de septembre 1884, dans un petit village d'Alsace, niché aux coins de deux routes qui vont à Saverne et à Strasbourg, naquit un enfant, Frantz Wækel.

Fils d'anciens Français, il est élevé par ses parents, dans l'amour du pays perdu. Tout jeune il commence ses études à Strasbourg et les termine au collège de Belfort. À dix-huit ans il contracte un engagement dans les chasseurs à pied. Son rêve d'enfant s'est réalisé, il est soldat de la France. Il entre dans l'armée comme s'il entraît dans les ordres et avec toute l'ardeur et la sincérité des jeunes néophytes il jure de consacrer sa vie au service de son pays.

Ses débuts sont difficiles, son accent le fait mal voir de ses camarades et des plaisanteries parfois cruelles le font souffrir plus qu'il ne veut l'avouer. Il travaille, prépare Saint-Maixent.

Deux fois de suite il échoue, son accent en est peut-être un peu la cause, et puis tout le monde sait que ses deux frères servent dans l'armée allemande.

Rien ne le décourage, il lutte contre une mauvaise mémoire, perfectionne une prononciation défectueuse, et a enfin la joie d'être reçu dans les premiers

Pendant cette période de sa vie, tous les étés Wækel fait un pèlerinage. Vêtu comme un paysan, se cachant comme un malfaiteur, pendant la nuit il traverse la frontière et retourne sur cette terre d'Alsace où il est né. Tel un missionnaire, il s'en va dans les petits villages qui bordent la frontière parler du doux pays de France et rappeler à ceux qui pourraient l'oublier qu'ils sont nés Français, qu'ils le redeviendront un jour, et que l'heure de la délivrance approche.

Et le soir, alors que tous les espions du Kaiser sont rentrés dans leurs tanières dans une pauvre chaumière, à la lueur des bougies, Wækel enlève sa blouse et montre aux annexés le superbe uniforme des chasseurs à pied. Sa culotte bleue,

ses épaulettes vertes sont un drapeau vivant. Les vieux pleurent, les petits rient à ce soldat de France que tous appellent Espérance.

Cinq années de suite, dépistant tous les gendarmes du Kaiser, Wækel passe plusieurs jours en Alsace. Officier, il est envoyé à Lunéville ; son intelligence, son activité, son ardeur le font remarquer d'un gros industriel qui lui offre une très belle situation. Wækel refuse.

« Ma place est aux armées, répond-il. Chasseur, je soutiens et fortifie la foi de quinze villages d'Alsace ; devant la France je suis responsable de ces villages. »

Sous-lieutenant au début de la guerre, Wækel franchit avec ses chasseurs un des premiers la frontière. C'est la nuit, la route est bordée par des fossés dans lesquels se dissimulent nos soldats. La longue file sombre se confond avec la terre et rampe sans bruit.

Un ordre est murmuré : « Halte ! » Les chasseurs s'immobilisent, les baïonnettes sont ajustées. Devant les soldats un pont qui sert de frontière, de l'autre côté de ce pont, en territoire

annexé, un village. L'émotion est intense, les cœurs battent, les yeux sont pleins de larmes. Ils avancent lentement, brisent les fils de fer barbelés, rien ne les arrête.

Halte ! – Verda ! Un cri d'angoisse, les chasseurs répondent par « En avant ! »

Des ombres courent, s'enfuient et se massent sur la place du petit village. Wækel s'élançe à la tête de son bataillon et une charge superbe fait reculer l'ennemi.

Les trois couleurs sont revenues en Alsace. La retraite imposée est douloureuse. Wækel l'accepte, mais sa foi reste la même, la France ne peut pas être vaincue.

Il se bat en Lorraine, participe à l'admirable défense de Nancy. Un soir, un prisonnier allemand lui apprend que le régiment auquel appartient un de ses frères va demain commencer l'attaque. Le lendemain, la bataille s'engage terrible et meurtrière, Wækel est toujours en avant. Il voit tomber toute sa section, seul il lutte encore. Son exemple et son courage ramènent au feu les trois autres sections de sa compagnie.

En Belgique, Wækel et ses chasseurs sont sur les bords de l'Yser. La ruée allemande est formidable, la ligne française menace de céder. On se bat nuit et jour. Wækel est toujours au danger. Cet apôtre-soldat soutient l'énergie de ceux qui l'entourent, il promet, il affirme que le flot des barbares ne passera pas. Au plus fort d'une attaque, il est blessé mortellement. Mais comme il possède encore un certain nombre de cartouches, il se fait mettre contre un talus et décide qu'il ne mourra que lorsque ses cartouches seront épuisées. Son tir reste précis, mais il se fait plus lent, l'agonie commence quand il envoie son dernier coup.

Alors de ses mains déjà raides son fusil s'échappe ; il tombe en criant : « Pour l'Alsace !... »

Aux jours de victoire, il faudra se souvenir du nom de Wækel, qui n'eut qu'un seul amour, la France. Enfant, il cachait au fond de sa poche, à la place des billes et des bouts de ficelle que tous les gamins y mettent, trois petits morceaux d'étoffe, l'un était bleu, l'autre blanc, le dernier

rouge. Et lorsqu'il était seul, à l'abri de tous les méchants regards, il les mettait à côté l'un de l'autre et, pieusement les embrassait.

Le petit garçon devenu grand est mort pour ces trois couleurs.

Cet ouvrage est le 377^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.